

PAR MARIE-MADELEINE FOURCADE

Comment naquirent

les premiers RESEAUX de la RESISTANCE

Qui ne connaît Marie-Madeleine Fourcade dont le nom symbolise, avec quelques autres, la Résistance Française contre l'envahisseur, aux années sombres de 1940 à 1944 ? Elle a souvent évoqué son action de Résistante et, avec le recul du temps, elle a dit ce qu'il fallait penser du grand élan des patriotes français luttant dans des conditions disproportionnées, face à un ennemi puissant. Que l'on relise les pages qu'elle a écrites sur les réseaux dans le très précieux recueil de textes publié par Jacques Meyer chez Hachette sous le titre Vie et Mort des Français, auquel collaborèrent aussi bien Christian Pineau que Jacques Soustelle, Vercors, Ambrière et Berl... Il y a quelque temps, vers la fin de l'hiver dernier, Marie-Madeleine Fourcade manifestait avec une certaine d'anciens de la Résistance devant une ambassade étrangère, à Paris, pour obtenir l'extradition d'un criminel de guerre notoire qui vit des jours paisibles en Amérique du Sud. A ce propos, le chroniqueur d'un grand journal du soir, voyant la minceur d'eux, serrés sous les drapeaux, la vie de Paris menait son train et Marie-Madeleine Fourcade aussi pensait-elle à ce que fut la grande époque du lever de boucliers dans le pays meurtri et humilié de la défaite. On prendra quelque intérêt à lire les pages qui suivent, dans lesquelles elle explique comment naquirent les réseaux et ce que fut l'œuvre des premiers Résistants.

Il fallait choisir : collaborer, attendre, ou résister

Réseau se dit d'un petit filet, et filet se dit d'un ouvrage fait de fils entrecroisés, qui sert à prendre les animaux.

Sous l'Occupation, les Français désireux de continuer la lutte s'étaient organisés en réseaux, qui constituaient autant de filets à prendre l'envahisseur.

Lorsque la défaite de 1940 eut soudainement recouvert la patrie de son linceul marqué de la croix gammée, ceux qui l'aimaient et souffraient atrocement de la voir gisante, n'eurent plus devant eux qu'un choix :

— ou la collaboration, s'ils estimaient que jamais les Français ne seraient capables de déloger les armées nazies — selon

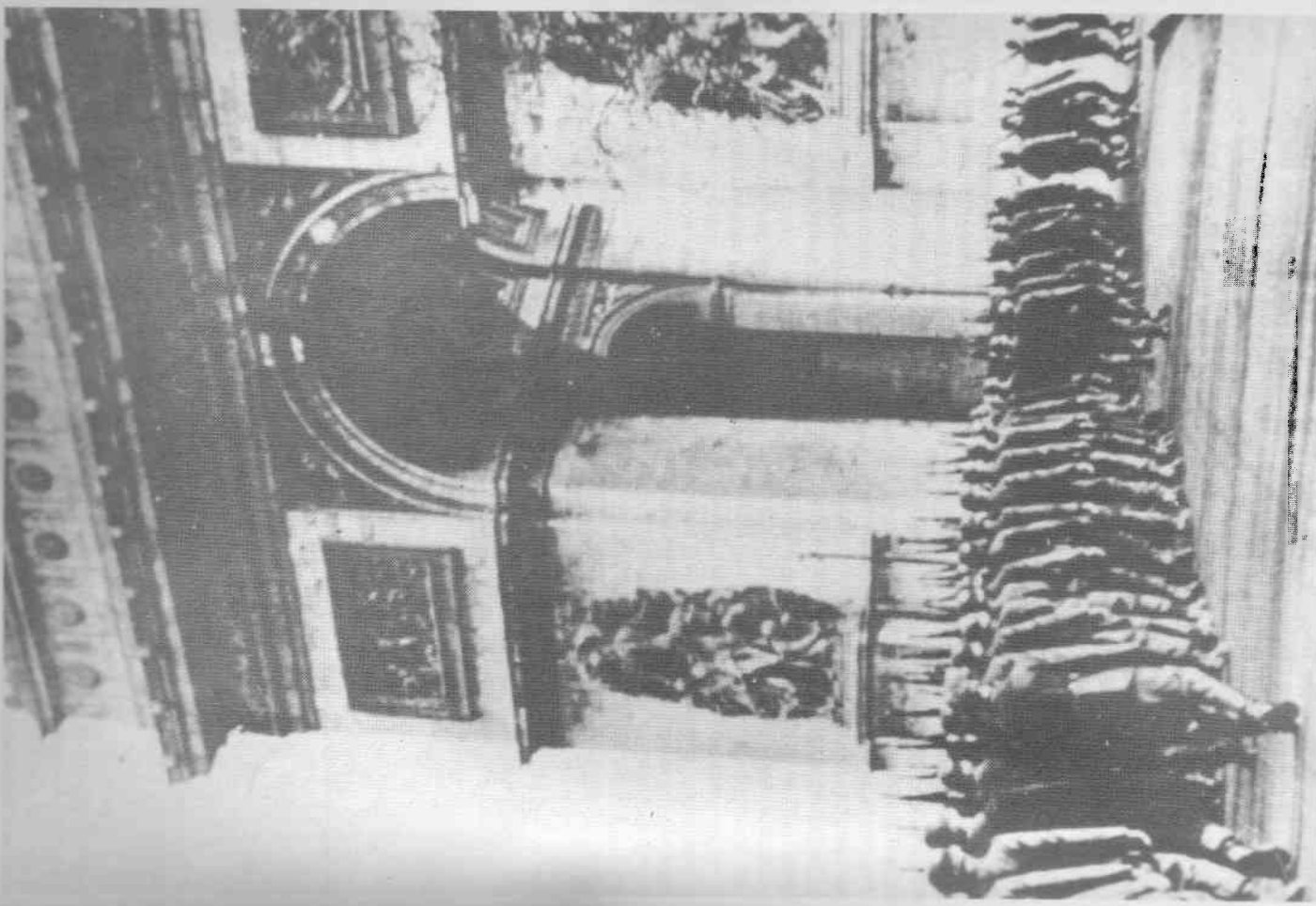
Pétain : « Vivre d'abord, attendre ensuite l'occasion d'en sortir » ;

— ou la résistance, c'est-à-dire faire face aux forces allemandes en vue de les refouler — selon de Gaulle : « La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre... La flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ! »

La destinée de la France pouvait alors aussi bien s'ouvrir sur un semblant de paix honteuse au service d'Hitler, que sur l'espoir, à vrai dire infime à l'époque, d'une libération.

Mais le gouvernement de Vichy ayant perdu, après avoir choisi la capitulation, toute possibilité de se libérer la tête haute en gardant l'initiative du mouvement, il ne restait plus à ceux qu'animait l'instinct de conservation national, qu'à aider l'Angleterre, restée seule en guerre, à battre les Allemands.

C'est dans ce cadre que la Résistance a pu naître.



Entrée des Allemands à Paris en juin 1940. (Keystone.)

L'espoir et l'aide extérieure

Cependant, le bon sens populaire ne croit qu'à ce qu'il perçoit et l'instinct de conservation national n'aurait pu, sans *espérance*, se donner libre cours. C'est le courage du peuple anglais et sa ténacité qui lui ont épargné d'être à son tour envahi, qui ont, en premier lieu, cristallisé l'esprit de Résistance; ensuite, le fait qu'une poignée de Français libres, galvanisés par de Gaulle, pouvaient continuer la lutte, grâce à son énergie créatrice. En outre, il n'y aurait pas eu de possibilités de résistance sans aide extérieure, sans évasions sur le monde encore libre, sans apports matériels aux forces jaillissant de la clandestinité. Car nous avons vu plus tard, après la chute du III^e Reich, que le fameux *Wehrwolf*, l'organisation clandestine nazie, tant redoutée par nos services, n'a jamais pu montrer de quoi il était capable, dans une Allemagne traquée, occupée de part en part et, surtout, lâchée par le monde entier. Sans cette espérance, sans cette laborieuse assistance, il est donc permis de penser que les Français, qui n'étaient pas d'accord avec la politique de collaboration de Vichy, eussent succombé sous le nombre des fanatiques de l'obédience nazie, ou celui des résignés, orgueilleusement retranchés derrière l'utopie de « civiliser le vainqueur », ou encore celui des sordidement résolus à s'enrichir aux dépens de la ruine publique. Mais c'est peut-être l'aspect le plus émouvant du phénomène Résistance, que, pendant très longtemps, ceux qui se battent dans l'ombre le firent davantage pour soutenir la cause de leur espérance, que pour en retirer un résultat tangible et immédiat.

« *Éclairer les opérations alliées!* » Ce ne fut qu'une suite de joutes aveugles, d'objectifs que l'on n'atteint pas soi-même, de desseins restés obscurs pour l'exécutant, d'opérations parfois chancelantes, souvent assorties de malentendus né de communications fragiles et de l'éloignement du commandement. Cependant au sein d'une nation délitivement

consentante dans son administration, de Dunkerque à Saigon, réduite à l'arbitraire d'une occupation qui l'étreint, d'abord aux deux tiers, puis sur la totalité de son territoire, la sillonne de commissions de contrôle, la force au travail et la soumet jusque dans sa police, des hommes et des femmes se sont dressés, avides de défendre leur patrie contre elle-même.

Combien furent-ils ?

Tenant compte du fait que des vieillards et des enfants se sont mis de la partie, combien furent-ils par rapport à la masse restée amorphe des Français? La Résistance, c'est un mince filet d'eau qui est devenu, au fil des ans, un fleuve en crue aux courants mouvants, anonymes, disparates, impossibles à jauger exactement, même aujourd'hui.

« Le Comité français d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale » a cependant procédé à une étude sociologique qui porte sur l'âge, le sexe, la profession, les causes, les lieux et les dates d'arrestation des victimes de la déportation, d'où il ressort qu'il n'est pas une catégorie sociale qui n'ait été touchée, pas une bourgeoisie qui n'ait eu un déporté ou un fusillé. Cette étude démontre clairement que la Résistance fut une épreuve commune, la véritable bataille de la France rassemblée, donc un fait national. Mais l'« armée des ombres » n'était pas celle de Verdun. La première ligne se trouvait partout et le front commençait devant sa propre porte, puisque l'ennemi et ses complices, les collaborateurs, étaient partout.

Les Anglais, qui ne prétendaient découvrir chez nous que de petits groupes de techniciens, furent stupéfaits de la quasi-génération spontanée de nos formations patriotiques et de leur variété. Chemin, faisant, le plus étonnant pour nous Alliés et pour les intéressés eux-mêmes, fut la constatation des résultats tangibles obtenus. S'ils sont, malheureusement, disproportionnés avec le volume des pertes, anormalement sévères, pouvait-il en être autrement? Car rien ne préparait les volontaires de la Résistance



Mme Marie-Madeleine Fourcade (au centre) manifestant avec ses camarades de la Résistance devant l'ambassade de Bolivie, à Paris, pour réclamer l'extradition de Klaus Altmann, que l'on suppose être Barbie, le chef de la Gestapo de Lyon pendant l'occupation. (Keystone)

▲ agir en espions, faussaires, recéleurs, dynamiteurs, à devenir des repris de justice, des bagnards, des gibiers de potence, dans ce combat où le chef pouvait, d'un moment à l'autre, devenir le lamprol, chacun donnant sa propre mesure, avec la mort comme seul étalon, puisque l'immolation de tous était librement consentie, sans contrainte, sauf celle de leur conscience, nimbée d'une lumière venue du fond des âges, l'esprit de sacrifice.

Qui a fait le premier pas ?

Quel est celui d'entre eux qui a fait le premier pas ?

Le 14 juin 1940, jour de l'entrée des Allemands dans Paris, deux hommes, un grand chirurgien et un concierge, se sont suicidés. Ils ne pouvaient survivre à la collaboration. C'était le professeur Germain. Le concierge s'appelait Hérault et

Thierry de Martel, et l'autre, concierge à l'Institut Pasteur, était le fils de Joseph Meister, qui fut le premier sauvé de la rage. Ces gestes gratuits d'un éminent connaisseur du cerveau humain, qui savait qu'on ne pouvait rien attendre des nazis, et d'un être qui n'avait pu voir le jour que parce que son père avait été miraculé d'un fléau jusqu'alors incurable, ces deux hommes, nous hurlant : « *Hate /à!* » du fond de leur désespérance, symbolisent la genèse du combat clandestin.

Ensuite, il y eut des actes individuels de bravoure spontanée, que l'on peut épingle sur la carte de la Résistance, comme les signes avant-coureurs de la délivrance. Le 7 septembre 1940, à deux endroits différents, Louis Lallier, vingt-cinq ans, un domestique de ferme, et Pierre Roche, de Royan, dix-neuf ans, sont fusillés sur-le-champ pour avoir coupé des câbles de téléphone. Le 20 octobre, un bûcheron nommé Hérault est fusillé dans l'Oise à Saint-Germain-la

Poterie, pour sabotage. En novembre, c'est Maçon et Brusque, qui sont fusillés à Saint-Valéry-sur-Somme, également pour sabotage, de même que Mourguès, un marchand de vin de Bordeaux, le 5 décembre. Et, le 23 décembre, Bonselger est fusillé pour avoir attaqué un soldat allemand.

Rien ne put rebuter cette contre-offensive en marche, que révèle parfois le grand coup de projecteur d'un haut fait reconnu, rien ne put l'abattre. D'approche en approche, elle forma les réseaux.

Naissance et organisation des réseaux

Peu de moyens s'offraient aux clairvoyants qui, sous le coup de poing brutal de l'envahisseur en uniforme vert-de-grisé de la Wehrmacht pressentaient les dramatiques lendemains S.S. et la mise en esclavage du peuple français. L'impérieuse nécessité de cimenter par l'exemple leur juste cause, les poussa d'instinct à agir vite ; mais comment ? D'autant qu'ils ne savaient pas tout du régime nazi, nos camarades, et certains ne le surent jamais. Le bilan ? 40 millions de morts, près de 6 millions de Juifs anéantis ainsi que les quatre cinquièmes du peuple tsigane, des charniers à tous les carrefours de l'Europe, un plan dantesque de génocide pour assurer l'espace vital du Grand Reich. Or, bien plus qu'aux troupes d'occupation, c'est à ce régime infernal que les réseaux ont eu à faire face. Ils ont appris ce qu'il était en marchant contre lui.

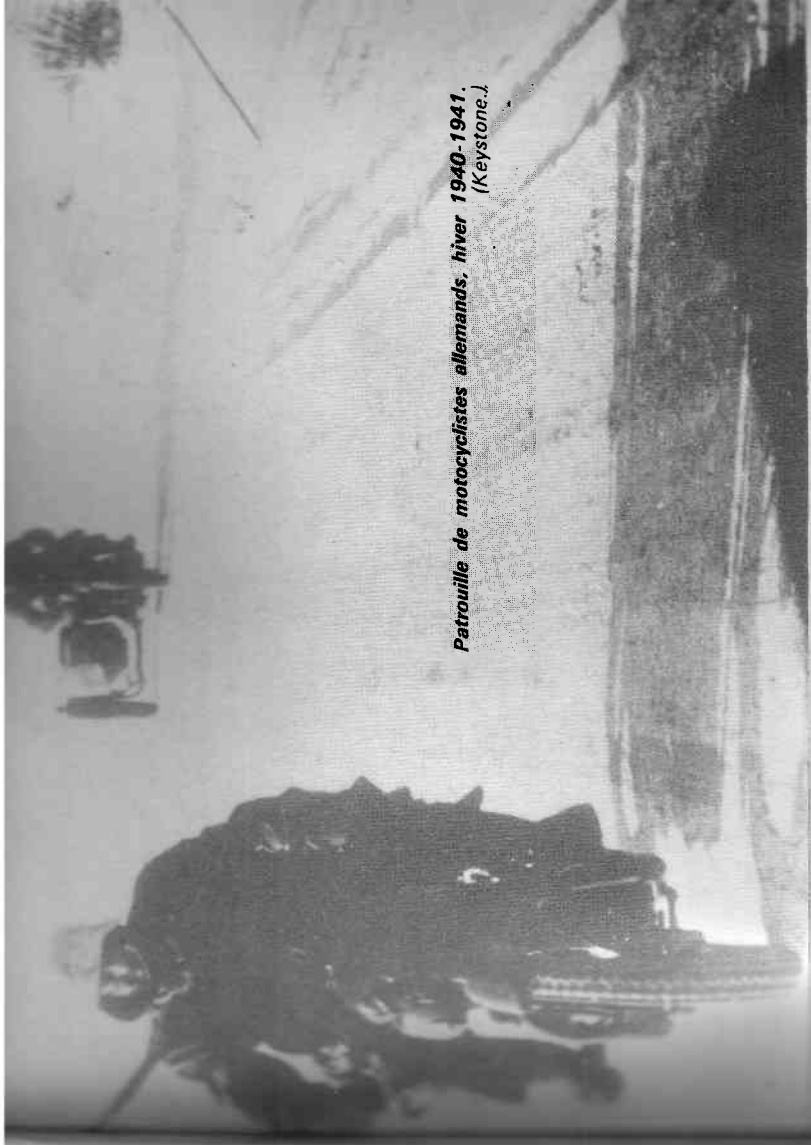
Les impératifs sont pour eux de se dégager de l'envahisseur obsédant, afin de sauvegarder la précieuse liberté d'action nécessaire à l'accomplissement des missions. Il leur faut donc s'organiser pour durer, tout en surmontant les épreuves matérielles, qui frappent cruellement des organismes mal rompus à ce genre d'exploits, et qui semblaient incompatibles avec un monde moderne et prétendantment civilisé. Il leur faut veiller à protéger

les faibles et à étayer les forts, et, puisque le but est de favoriser l'avance des armées libératrices, il leur faut, bien que traqués, dépersonnalisés, meurtris, surprendre les secrets et les intentions de l'ennemi. Entre eux et l'espérance alliée se dressent des montagnes et des côtes hérissées de défenses, s'étalent des mers désormais interdites. En France même, pas de salut, puisque le gouvernement de Vichy fait chorus avec l'occupant. Reste le ciel, où s'organise l'invisible bataille des ondes et où glissent les ailes des avions porteurs de secours.

Les réseaux, certes, pouvaient élaborer des plans, mais leur efficacité ne devait naître que de contacts solidement établis avec ceux qui conduisaient les hostilités. Leur organisation ne pouvait prendre que trois directions qui, en fait, s'interpénétraient : la propagande clandestine ; — le renseignement ; — l'action directe.

La propagande clandestine qui lève le bandeau de l'aveuglement

Les hommes des réseaux de la Propagande clandestine eurent la noble et dure tâche qui consistait à lever le bandeau de l'aveuglement. En vérité, ce fut une tâche de rééducation pénible, de faire reconnaître aux foules la nature d'un conflit engagé sur des bases incomprises et de créer des positions morales, où l'on ne pouvait plus qu'attendre de se faire tuer, plutôt que de se rendre une nouvelle fois. Avant de partir en guerre, une nation consciente de ses responsabilités eût dû enseigner à ses ressortissants pourquoi il fallait la faire. Les instruire des épreuves qui les menaçaient s'ils renâclaient à la bataille, du désastre total qu'une capitulation entraînerait, eût été au moins aussi utile que de les munir de masques à gaz ou de cartes de pain. De *Mein Kampf* et d'*Hitler m'a dit* on savait à peine les titres. Grand fut mon émoi, lorsqu'en décembre 1939, sur le front



Patrouille de motocyclistes allemands, hiver 1940-1941. (Keystone.)

d'Alsace, il me fut donné d'assister à l'interrogatoire que fit subir à ses hommes un chef de bataillon d'infanterie : à peine quelques-uns d'entre ces soldats percevaient pourquoi ils étaient là. Ils n'eurent pas le loisir de se le demander longtemps.

Le moral façonné en 1914-1918 aux accents de « *Mourir pour la patrie est le sort le plus beau* », ne prenait plus en 1939-1940 des contours de frontières. L'amour du citoyen pour la liberté était alors, il faut bien le croire, aussi pétrifié que le buste de Marianne dans les mairies.

La propagande dispensée de Londres par la grande voix de la B.B.C. n'eût pas suffi à opérer le redressement miraculeux. Il fallait que la propagande jaillit aussi des entrailles torturées de nos semblables.

Entre Maurice Schumann, le porte-parole de la France Combattante, et Jean-Hérolf Paqui, le menteur de Radio-Paris, dut s'insinuer une expression venue du terroir, qui palpita bientôt autour des cerceaux engourdis par la lâcheté ou paralysés par l'angoisse. Elle murmurait de bouche à oreille, cette propagande résis-

tante, qu'il existait des gens capables de braver l'ennemi ; elle s'enhardissait jusqu'à tracer des mots d'ordre ; elle manipulait la dynamite de l'encre clandestine qui coulait en tracts, en journaux, en brochures, voire en volumes. Depuis la « prédiction de Sainte-Odile » que les patrouilleurs de mon réseau utilisaient en guise de test, jusqu'au *Silence de la Mer*, de Vercors, qui en enseigna, quant à la conduite à tenir devant l'ennemi, plus que n'importe quelle diatribe empoisonnée. Et les petites nouvelles qui maintenaient haut les cœurs, véhiculées par « *Combat* » « *Les Petites Ailes* » « *Résistance* »... Et les mises en garde étayées de listes de suspects, qui ne déguisaient pas l'intention de punir les traîtres.

Les risques étaient aussi grands pour ceux qui réarmaient les consciences, que pour n'importe quel autre combattant. Pour réussir, ils devaient prendre les formes les plus spectaculaires, se jeter presque dans la gueule du loup, comme cela arriva à nos camarades belges, lorsqu'ils substituèrent au vrai un faux *Soir de Bruxelles*, mis en vente dans

toute la ville. On doit sans conteste, à ces réseaux de la propagande clandestine, la fertilité des couches de combattants volontaires. Touchant du doigt l'écrit qui reste, l'hésitant se prenait à songer : « On peut donc en être, on peut donc les rejoindre ! »

Le fruit mûrissait alors, qui pouvait être cueilli au profit d'un réseau de renseignements, d'un maquis, d'un concours foré, d'évasion ou cachette, rapatriement d'aviateurs ou ravitaillement de patriotes traqués.

Le Renseignement, arme silencieuse

Le deuxième volet du triptyque était le *renseignement*, l'arme silencieuse. Il a fallu apprendre à la manier et, là encore, à s'adapter :

« Si le renseignement fourni au commandement doit être interprété, déformé, torturé, pour se transformer en une donnée incertaine, ou pour en extraire la connaissance problématique des projets de l'adversaire, mieux vaut qu'il n'en reçoive aucun. Car non seulement il serait exposé aux surprises pleines de catastrophes, mais l'habitude prise de chercher partout à contrarier les projets de l'adversaire, supposés connus, l'entraîne peu à peu, et c'est le plus grave, à leur subordonner les siens propres... »

Ainsi parlait le Colonel Ch. Bernis, as du 2^e bureau de la guerre de 1914-1918, héros de la Résistance. C'était donc une responsabilité immense que celle de renseigner, et il est incontestable que les réseaux ont joué, dans ce domaine, un rôle d'une dimension incalculable.

Mais pourquoi le rôle primordial de l'information avait-il été dévolu à un peuple qui n'avait en aucune manière été façonné en vue de jouer les James Bond ? Tout simplement parce que les amarrés des filets d'agents professionnels du 2^e bureau et de l'Intelligence Service, pour la France battue comme pour l'Angleterre encore en guerre, étaient rompus. D'une part, l'ennemi avait saisi les archives du

2^e bureau de l'Armée française, dans un train capturé, lors de la débâcle, à La Charité-sur-Loire, et cette découverte avait décamouflé tous les agents et « honorables correspondants » travaillant pour nos services dans les pays d'Europe, désormais occupés par Hitler. D'autre part, l'Intelligence Service, à la suite du réembarquement anglais à Dunkerque, ayant perdu l'essentiel de son réseau d'agents et de correspondants dépendant d'ambassades et de consulats pour l'heure désertés, ne disposait plus sur le continent que d'hypothétiques adresses, qu'il lui faudrait ultérieurement réanimer au moyen d'émissaires parachutés, ou bien confier à des réseaux européens surgissant de la clandestinité. Cependant, les services secrets de l'Armée française, grâce à des officiers que la défaite n'avait pas anéantis comme le colonel Baril ou le capitaine Brouillard (Pierre Nord), purent se survivre à eux-mêmes, tout en feignant de se courber devant le régime de Vichy, en créant le bureau M.A. (bureau des menées antinationales), ce qui leur permit par la suite de se joindre d'une manière plus orthodoxe aux réalisations anarchiques de la Résistance.

Les réseaux de renseignements clandestins se formèrent de deux manières :

— d'une manière spontanée, c'est-à-dire à l'initiative de chefs habitant la France et résolus à y rester pour continuer la lutte, plutôt que de se joindre aux Forces Françaises Libres, la plupart d'entre eux étant, à l'origine, des militaires de l'armée active n'ayant pas accepté de servir dans cette Armée d'armistice à l'appellation paradoxale ;

— d'une manière orientée, c'est-à-dire à l'instigation de chefs venus de Londres, lesquels étaient, soit des émissaires du général de Gaulle et de ses services de la France libre, soit des agents des services secrets britanniques, dénommés, dans leur ensemble, Intelligence Service.

Au début, les différents animateurs se rencontrèrent et s'épaulèrent mutuellement. Par la suite, que ce fût tacitement ou sur des mots d'ordre de Londres, ils s'évitèrent soigneusement. L'expérience avait démontré que les interférences de



Maurice Schumann, à l'époque où il parlait aux Français sur les ondes de la B.B.C. (Keystone.)

réseaux pouvaient être à la fois meurtriers, lorsque l'un d'entre eux craquait, et préjudiciables à la qualité du renseignement, lorsqu'une information émanant d'une unique source était, d'aventure, transmise par plusieurs filières, et pouvait alors passer pour un recoupement. Mal-

heureusement, les réseaux y perdirent en unité ce qu'ils gagnèrent en sécurité. Un climat de surenchère démagogique, voire de rivalité, s'instaura dans le petit monde du renseignement, infiniment préjudiciable à la pureté d'intention des exécutants.